

**Les vacances  
de Monsieur  
Houellebecq**

**BOMPASTOR**  
UNE FILLE, DU FUN,  
**DU FOOT**

Vingt ans après  
«Nevermind»:  
**REVIENS, KURT!**

**CRISE**  
QUI A FLINGUÉ  
LE CAPITALISME ?

# TECHNIKART

N°155  
SEPTEMBRE 2011

Le magazine à lire avant les autres

François Hollande



**NOUVELLE  
FORMULE**

**CE MEC  
EST-IL VRAIMENT  
NORMAL ?**

Enquête sur le candidat le plus barré du PS

App Store

L 14465 - 155 - F. 4,95 €





# Brian Wilson est-il gaga ?

Au panthéon pop, les Beach Boys sont considérés comme des Dieux. Mais Brian Wilson s'est-il enfin remis des 60's ? Pour cette interview, il nous a remercié trois fois. Pas de quoi Brian.



« **A**llô, puis-je parler à Brian Wilson, s'il vous plaît ? » On use de la politesse pour demander à s'adresser à une « légende vivante », un « génie », un vieux monsieur. Quand il m'a été proposé d'interviewer Brian Wilson, « le Mozart de la pop », le dieu des Beach Boys, le maître d'œuvre de *Pet Sounds*, le compositeur de *I Get Around* et *Good Vibrations*, impossible de faire la fine bouche. John Lennon et Franck Sinatra sont injoignables, Phil Spector a la tête derrière des barreaux, Stevie Wonder et Paul McCartney n'arrivent pas à accorder leur emploi du temps, Johnny Cash fait le mort (et pour cause), bref : rayon panthéon, Brian, c'est une opportunité indéclinable.

« Yes ? Who asks ? », me répond une voix énervée. On m'a donné le numéro d'une suite d'hôtel au Canada, où Wilson a pris ses quartiers durant ses concerts à Toronto. A french journalist : I have a phone rendez-vous with Brian Wilson. « Ok. » J'attends que ce manager excédé me passe le Matisse de la pop, le demiurge de la mélodie. Silence, blanc, mon enregistreur tourne, j'entends toujours un souffle. La voix énervée : « Yes ?! » Coup de panique : Ah, it was you, you're Brian Wilson ? Furieux : « Yes, it's Brian. » Aïe, mal emmanché,

## Smile !

A trop charmer la joie de vivre sous le soleil californien, Brian Wilson s'est tapé une grosse dépression, passant la moitié de sa vie en peignant.

vite, le flatter. Après tout, c'est presque sincère : si je ne suis pas un fanatique de l'ex-garçon de plage, je connais son importance dans l'histoire pop-culturelle. It's a great honor for me to talk to you, thanx very much for this interview ! Blanc. Soupir. How many times did you play in Paris ? Une intro théoriquement pas trop naze : elle aborde à la fois sa promo, sa venue au Casino de Paris le 20 septembre, ouvrant également sur ses souvenirs.

## Gavé de LSD

Brian a bientôt 70 ans, n'a quasiment rien enregistré de potable depuis la mort de Jayne Mansfield (été 1967). A l'autre bout du fil, père ne prend pas le temps de rassembler ses neurones. Du tac au tac, il évacue la

question : « Paris ? Paris. Non, je sais pas combien de fois je m'y suis produit. » Ouais. Zut. Normal. Il a la tête pleine de trous, ce monsieur, on connaît le problème : après l'enregistrement du chef d'œuvre des Beach Boys, *Pet Sounds*, en 1966, il a complètement dérayé. Déboité par l'écoute des Beatles, il s'est lancé dans l'édification de *Smile*, un album qui devait repousser les limites de la pop. Ce sont celles de sa santé mentale qui ont été malmenées. Gavé de LSD et d'amphètes, Brian, 24 ans, s'est mis à confondre processus de composition et messes noires. L'enregistrement de la seule chanson *Good Vibrations* a pris six mois et coûté 50 000 \$. Ok, le morceau s'est classé n° 1, mais le reste du groupe a flippé, jetant *Smile* à la poubelle, poussant le leader sur le bas-côté.





#### LA VIE SANS BRIAN Le vrai top 5 des Beach Boys, sans le grand frère boulet.

1. «A Time to Live in Dreams»  
(1968)

Une chanson composée, produite et chantée par Dennis Wilson, avec juste l'aide d'un hippie de L.A., Stephen Kalinich. Brian n'a jamais réussi à être aussi émouvant.

2. «California Saga: Big Sur» (1973)  
La meilleure chanson de «Holland» : signée Mike Love.

3. «Be With Me» (1969)  
La meilleure chanson de «20/20» : signée Dennis Wilson.

4. «Don't Go Near the Water» (1974)  
La meilleure chanson de «Surf's Up» : signée Mike Love et Al Jardine.

5. «Hang on to your Ego» (1994)  
La version de Frank Black. Pas si éloignée de «Let It Shine», chanson co-signée par Brian, mais qui doit tout à Jeff Lynne.

## «J'ai vraiment beaucoup apprécié cette interview. Merci beaucoup. Au revoir.»

Les Beach Boys ont joué à l'Olympia en 1969, je n'ose pas lui demander s'il était du voyage, j'opte pour un détour. A Paris, chaque fois que vous y passez, votre public change-t-il ? « Ce qu'il y a de bien, c'est de jouer devant un public qui adore la musique. » Il me débite cette phrase sur un ton monocorde, c'est peut-être la 100 000<sup>e</sup> fois qu'il la ressort. « C'est mon cas, le public est là parce qu'il adore ma musique. » Merde. Aucun intérêt. Allez, il faut y aller franco. Vous

détestiez tourner avec les Beach Boys, aujourd'hui, c'est votre plus grande joie, vous produire sur scène ? Une seconde d'hésitation : « J'arrive sur les lieux vers 19h30. Et je quitte la scène vers 22h30. Je serai à Paris en septembre. » Ah. Bon.

### Ne pas mentionner Dylan

Là, ça va un peu loin. Je flippe. Une pensée pour Eugene Landy. Que ferait Landy dans cette situation ? Eugene, c'était le psy de Brian, entre 1975 et 1991. Profitant de l'état mental du Beach Boy, obèse et alité, enchaînant les nervos collapses à cause de sa consommation abusive de cocaïne, le professeur prend alors le contrôle du compositeur, à tous les niveaux - physique, social, sexuel, financier, musical. Il devient son gourou, son dealer perso, sa nounou exclusive. Le premier album solo que sort Brian, en 1988, est co-signé par le thérapeute. Des armées d'avocats fondent sur le margoulin, qui se voit rayé de l'ordre des médecins et viré de l'entourage du compositeur. Bref.

Enchaîner. Pour arriver à des questions plus importantes, style : « Les Beach Boys représentent à la fois la face happy et sombre des 60's, pourquoi ce basculement du rêve au cauchemar ? », je vais passer par Dylan. Il s'est lancé dans un never ending tour, vous vous voyez, vous aussi, ne plus dédier votre vie qu'à jouer vos chansons sur scène ? Il se met un peu à bégayer. « On a-a pris pris une voie-voie différente. Nous, on fait Brian Wilson joue Gershwin. » Bordel. Message reçu. Ne surtout plus mentionner Dylan. Avec quels compositeurs vous sentez-vous en connexion ? « J'arrive sur les lieux vers 19h30. Et je quitte la scène vers 22h30. » Oh purée. Je suis en sueur. Prendre au pif une question au milieu de ma feuille. Les Beach Boys ont changé la face de l'Occident, quels apports vous semblent les plus évidents ? « Yeah. J'ai vraiment beaucoup apprécié cette interview. Merci beaucoup. Au revoir. »

### «Ok. Gershwin. Your question ?»

Quoi ? Gros flip. Poursuivre vite, recentrer, remonter vers le premier quart de ma feuille. Les Beach Boys, les Beatles, jamais la composition pop n'a atteint... Il me coupe. « Je ne connais rien à ça. Rien. Merci. Au revoir. »

Panique à bord. Qu'est-ce que je lui ai fait à cette antiquité ? Je vois qu'un truc : il refuse d'entendre mentionner le nom des Beach Boys, formation qui écume actuellement le monde sans lui. Mais : 1) on m'aurait briefé ; 2) je serais bien le seul à pâtir de cette restriction et 3) de quoi alors peut-il parler ? Je tente de me rattraper à une branche.

Attendez, nous n'avons pas abordé votre dernier album, quelques questions sur vos reprises de Gershwin f Silence. Puis : « Ok. Gershwin. Your question ? » Vous interprétez *It Ain't Necessarily So*, une chanson de *Porgy And Bess* que chante le personnage Sportin' Life, dealer qui doute de certains enseignements de la Bible. Quand vous l'écoutiez, avant de former les Beach Boys, ce morceau vous semblait-il sulfureux ? « Ok. Thank you very much. » Euh, de rien... « Thank you very much for the interview. Bye bye. » Mais ! Quoi encore ? Mince, oui, j'ai mentionné les Beach Boys ? Vite, une relance sur Gershwin, l'influence du vaudeville sur la pop : le jeu de piano de Dresser et Bayes vous a-t-il marqué ? Réponse : bip-bip-bip... Notre Mozart a raccroché. Là, je n'avais pas mentionné les Beach Boys. Ni Dylan. Ni même Gershwin.

### Le téléphone pleure

Je coupe l'enregistreur. L'interview a duré 4 minutes 18 secondes. On m'avait accordé une demi-heure. Sur ma feuille de questions, à la fin, au cas où Brian aurait voulu poursuivre plus longtemps, j'avais noté des sujets plus problématiques, ses souvenirs personnels de Charles Manson, les années Reagan (et la déclaration de George Bush : « Les Beach Boys sont mes amis et j'aime leur musique »), la fois où il a foutu le feu au studio, sa réaction à la condamnation pour meurtre de Phil Spector, etc. Ce sera pour une autre fois.

Son prochain album doit sortir d'ici deux ans, il s'agira encore d'un disque de reprises, cette fois de chansons des films Disney. Peut-être sera-t-il possible d'avoir une ou deux infos sur Pinocchio, Mary Poppins, la Petite sirène. voire les Beach Boys. Ou, pourquoi pas, Brian Wilson.

→ En concert au Casino de Paris le 20 septembre.  
→ «Brian Wilson Reimagines Gershwin» (Disney).

Benoît Sabatier